

## Mon mort (Journal de lecture)

*Histoires de fantômes : spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains* de Martine Delvaux. Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 228 p.

Sandrina Joseph

Number 211, November–December 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16618ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Joseph, S. (2006). Mon mort (Journal de lecture) / *Histoires de fantômes : spectralité et témoignage dans les récits de femmes contemporains* de Martine Delvaux. Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 228 p. *Spirale*, (211), 43–44.

# Mon mort (Journal de lecture)

**HISTOIRES DE FANTÔMES : SPECTRALITÉ ET TÉMOIGNAGE DANS LES RÉCITS DE FEMMES CONTEMPORAINES de Martine Delvaux**

Presses de l'Université de Montréal, « Espace littéraire », 228 p.

par SANDRINA JOSEPH

J'ai perdu quelqu'un. L'automne dernier, j'ai perdu quelqu'un pour de bon, pour vrai, un oncle que j'aimais comme un enfant. Un an déjà, toujours la même douleur : je ne m'y fais pas, le deuil ne se fait pas. Aussi la simple idée de lire l'ouvrage de Martine Delvaux posé sur ma table de travail (je tourne à peine la tête, je le vois tout à côté) me donne-t-elle une sombre envie de m'enfuir, de verrouiller la porte derrière moi, de n'y revenir qu'une fois le deuil fait. Je sais bien pourtant que le deuil ne se fera pas, qu'on n'échappe pas à ses morts. J'arrête donc d'écrire pour me mettre à la lecture. « Arrête d'écrire », me dis-je avec résolution, j'en suis toutefois incapable, vous voyez bien que j'écris encore. C'est que cette lecture-là

m'emplit de frayeur. J'ai peur de regarder mon mort en face.

J'ai enfin trouvé le courage de commencer ma lecture non sans avoir d'abord pris mes jambes à mon cou ; j'ai lu quelques pages, puis j'ai pris la fuite en direction du Centre Eaton avec la vaine idée de semer mon mort. Après avoir parcouru la première des trois parties d'*Histoires de fantômes*, je me demande pourquoi j'ai eu si peur d'un ouvrage dont le ton s'est avéré académique. Il s'est produit une inflexion que je n'attendais pas dans la voix de Delvaux : « Demeure », préface saisissante à mi-chemin entre l'essai et l'autobiographie, a cédé la place à des analy-

ses littéraires d'une rare finesse, mais des analyses tout de même. Delvaux m'a fait basculer du spectral à la raison, j'ai repris pied. J'avais cru apercevoir une silhouette inquiétante dans le noir de ma chambre à coucher, on a allumé la lumière, on m'a forcée à regarder autour de moi malgré la clarté aveuglante, on m'a bien montré qu'il n'y avait personne d'autre que moi dans cette chambre-là.

Martine Delvaux n'en est pas moins loyale aux propos tenus dans sa préface : son livre me donne sans cesse à voir sa fidélité aux travaux de Derrida, à Derrida lui-même. Si elle amorce *Histoires de fantômes* par une annonce — « *La pensée de Jacques Derrida hante chacune des pages de ce livre* » —, c'est qu'en

effet, la pensée de Derrida colle à sa lecture des œuvres de Kathryn Harrison, Sybille Lacan, Nelly Arcan, Christine Angot et Catherine Millet. Par la force des choses, Derrida colle également à la peau de ces femmes autobiographes abusées et / ou abandonnées par le père, ou encore envisagées à travers l'écran de la prostitution et de la pornographie. Le travail de Delvaux sur ces textes contemporains s'avère du reste indispensable, puisque, souvent taxées d'être sensationnalistes et impudiques, de régler leur compte sur la scène publique, d'appartenir à une certaine littérature mineure, ces autobiographes ont en fait perpétré un crime qu'on ne leur pardonne pas : celui de donner leurs fantômes à voir à leurs lecteurs. La critique a fréquemment confondu ces spectres avec des squelettes dans le placard tandis que Delvaux leur rend justice (aux autobiographes, à leurs fantômes).

Ioana Georgescu, *Nail Bride*, Tama'06, Tupada Action & Media Art, Manille, Philippines (2006)  
photo: Zhou Bin



« Pas de justice sans communauté de fantômes, nous dit le philosophe, sans une vie hantée par les absents, ceux qui sont morts comme ceux qui ne sont pas encore nés. » Je retourne cette phrase-là dans ma tête en me demandant (avec crainte) si, comme le laisse entendre Delvaux en paraphrasant Derrida, la justice ne s'accomplirait qu'aux dépens de notre consolation, s'il nous faut accueillir nos trahisons avec nos morts. J'ai récemment appris que la demeure et l'hospitalité étaient des notions importantes pour Derrida, mais je ne veux pas entendre parler de demeure ni d'hospitalité. Arracher par nécessité mon oncle à sa maison, à son corps défendant, pour le faire échouer dans une triste chambre d'hôpital où il est devenu l'ombre de lui-même, c'est une faute pour laquelle il n'existe aucune réparation.



Elle s'est manifestée à nouveau, la voix de « Demeure » qui m'avait pétrifiée. Cette fois-ci, cependant, Delvaux ne m'a pas forcée à regarder mon mort, à le reconnaître pour ce qu'il était, pour ce qu'il n'est plus. Cette fois-ci, Delvaux m'a prise à témoin en me demandant de regarder ses spectres dans « Adieu », son chapitre consacré à Anne Claire Poirier et à son film *Tu as crié LET ME GO!* (1996). Tandis que sur les pages de droite se trouve son texte consacré au film, les pages de gauche retracent un secret de famille, un aveu maternel adressé à la narratrice qui nous dessinait constamment de son travail de lecture pour nous faire chanceler vers son récit autobiographique. Je ne pouvais que me laisser bercer par ce va-et-vient, je me plais à lire Delvaux. J'ai triché, j'ai rapidement feuilleté la troisième et dernière partie, je crois ne pas me tromper en pressant que « Adieu », qui clôt la seconde partie, m'annonce que le ton se prépare à changer, que l'autobiographique s'apprête à contaminer la réflexion jusqu'ici académique. D'autant que les chapitres consacrés à Laure Adler et à Annie Ernaux calquent la forme plus conventionnelle de la partie précédente, que ces auteures-là m'ont incitée à faire fausse route, qu'elles ont gardé comme un secret ce mélange de voix captivant qu'orchestrait Delvaux à la déroboe. J'admire sa hardiesse, je lui suis reconnaissante d'élever la voix. Car jusqu'à maintenant, Derrida a fait de nombreuses apparitions, contraignant les autres à l'effacement.

J'aurais en effet voulu que l'auteure me donne plus à lire sur ces femmes. « *L'écriture récente des femmes, comme l'indiquent les exemples de Laure Adler et d'Annie Ernaux, se tient au bord de la vie, c'est-à-dire au plus près de la mort — de l'événement de la mort, du travail de la mort dans / par l'écriture, qui dit quelque chose sur ce que c'est qu'être soi* », écrit-elle, et je la crois, et j'acquiesce parce qu'elle dit vrai. Je veux écouter Delvaux comme je veux entendre Harrison, Lacan, Arcan, Angot, Millet, Adler, Ernaux et Poirier, mais j'entends surtout Derrida qui a décidément élu domicile dans *Histoires de fantômes* (serais-je témoin d'une séduction?). Je sais que l'on peut — à force de travail — accueillir ses spectres, mais je ne peux m'empêcher de me demander si l'on peut

jamais les séduire, les circonvenir, s'en défaire par quelque moyen que ce soit. C'est d'ailleurs une communauté de mères hantées que Delvaux circonscrit dans cette partie, des femmes témoignant de la perte d'un enfant par suite d'un accident, d'un avortement, d'un crime. Tiens, je me heurte soudainement à mon incapacité à disserter sur ces deuils (fatalement impossibles), je ne sais trop quoi écrire, comment l'écrire, ce que Delvaux, elle, arrive à faire avec justesse et correction.

Mon oncle n'a pas eu d'enfant. Il a eu énormément de neveux, énormément de nièces parmi lesquels il a choisi trois enfants dont il disait qu'elles étaient comme ses filles : sa filleule, ma sœur et moi. Nous n'étions que ses enfants faute de mieux, ses enfants rêvées dans la mesure où

de la maladie et de la mort de mon oncle. « *Au moment où je commence à penser ce texte, mon grand-père vient de mourir après une agonie ponctuée d'injections de morphine.* » J'avais ainsi compris quelque chose de l'entreprise critique de Delvaux avant même d'avoir trouvé le courage de la suivre dans son équipée, quelque chose qui s'apparente à une impossibilité de se pencher sur le témoignage sans ne pas soi-même témoigner. (Je viens tout juste de me relire, j'ai remarqué la répétition fort malhabile de la préposition *sans* : je mentionne cette maladresse comme s'il était question de mon oncle, comme une présence qui ne peut exister que dans l'absence.)

Une troisième partie, donc, elle-même divisée en trois chapitres qui se présentent comme trois avatars de l'autobiographique. « En marge », portant sur Jacques Derrida, reprend

***J'avais ainsi compris quelque chose de l'entreprise critique de Delvaux [...], quelque chose qui s'apparente à une impossibilité de se pencher sur le témoignage sans ne pas soi-même témoigner.***

nous n'étions justement pas ses enfants. Il n'en reste pas moins que le jour de notre dernière rencontre, mon oncle a pleuré à la seule idée de me revoir. C'était, m'a-t-il dit, que me revoir le forçait à me revoir toute petite, que la maladie faisait revenir beaucoup de ses souvenirs de notre enfance à toutes les trois. Il m'a fallu lire Delvaux pour comprendre que c'était en fait le fantôme de notre enfance à toutes les trois qui revenait. Ou peut-être était-ce le fantôme des enfants qu'il n'avait pas eus, qu'il n'aurait pas. Allez savoir.

J'ai terminé *Histoires de fantômes*. Je me trouve dans un drôle d'état qui ressemble à de l'atonie sans que je sache trop pourquoi. Delvaux a consacré un chapitre, un abécédaire à la maladie et à la mort de son grand-père sans que jamais je soupçonne la présence de ce récit-là, vous faisant (bien malgré moi, mais c'est plus fort que moi) le récit disséminé

portant son intrus, et Hamlet hanté par son père, mais plus que tout, l'enfant à naître qui ne se laisse pas voir. Puis entre ces deux chapitres, « *Lettres pour un aveugle* », consacré au grand-père. « *Le grand-père est parti et le spectre d'un enfant est apparu, poursuivant l'écriture de la filiation sur la plateforme du temps. [...] Était-il possible de clore ce parcours sans convoquer la figure de l'enfant qui, aux côtés du fantôme, hante tout le paysage derridien, l'un et l'autre étant, à la fin, les seuls témoins?* »

Quelques mois avant le décès de mon oncle, ma mère lui a annoncé la grossesse de ma sœur qui attendait son premier enfant. Aussi a-t-il confié à ma mère son regret de ne jamais pouvoir faire la connaissance de cet enfant-là, aux prises avec une évidence : il allait mourir avant l'accouchement de ma sœur. Il est en effet mort avant son accouchement, c'était inévitable. Pendant les funérailles, mon neveu s'est débattu dans le ventre de sa mère à grands coups, provoquant des ondulations saccadées que je pouvais voir sans peine tant elles étaient flagrantes. J'avais, devant moi, un homme enfant immobile dans un cercueil et, à ma droite, un petit homme remuant dans un ventre. J'étais, je suis « *hantée par les absents, ceux qui sont morts comme ceux qui ne sont pas encore nés* ». Mes spectres s'engendrent sans jamais se ressembler, sans jamais se remplacer. Ils me traquent, ils ne lâchent pas prise.

Je me rappelle cette émission de télévision que mon père affectionnait et que j'écoutais avec lui, glacée de peur (je ne lui en disais rien ; c'était, enfant, l'idée que je me faisais de la bravoure) : *Les grands esprits*. Voir ces revenants se succéder auprès d'Edgar Fruitier m'angoissait à tel point que j'appréhendais la prochaine émission, la prochaine apparition. Me voilà pourtant aujourd'hui assise à ma table de travail, recevant à mon tour quelques-uns de mes spectres, faisant témoigner quelques-uns de mes absents alors que je devrais vous entretenir d'*Histoires de fantômes*. C'est peut-être la plus grande marque de la vérocité de cet ouvrage : on a beau le lire avec (l'idée que l'on se fait de la) bravoure, il nous traque, il ne lâche pas prise. ●